

A voix basse, elle ajoutait : "A vous, Tartarin," et Tartarin de Tarascon, le bras tendu, le poing fermé, la narine frémissante, disait par trois fois d'une voix formidable, qui roulait comme un coup de tonnerre dans les entrailles du piano : "Non! . . . non! . . . non! . . ." ce qu'en bon Méridional<sup>12</sup> il prononçait : "Nan! . . . nan! . . . nan! . . ." Sur quoi madame Bézuquet la mère reprenait encore une fois :

Grâce pour toi-même  
Et grâce pour moi.

— "Nan! . . . nan! . . . nan! . . ." hurlait Tartarin de plus belle, et la chose en restait là . . . Ce n'était pas long, comme vous voyez : mais c'était si bien jeté, si bien mimé, si diabolique, qu'un frisson de terreur courait dans la pharmacie, et qu'on lui faisait recommencer ses : "Nan! . . . nan!" quatre et cinq fois de suite.

Là-dessus Tartarin s'épongeait le front, souriait aux dames, clignait de l'œil aux hommes, et, se retirant sur son triomphe, s'en allait dire au cercle d'un petit air négligent : "Je viens de chez les Bézuquet chanter le duo de *Robert le Diable!*"

Et le plus fort, c'est qu'il le croyait! . . .<sup>13</sup>

#### 4. ILS!!!

C'est à ces différents talents que Tartarin de Tarascon devait sa haute situation dans la ville.

Du reste, c'est une chose positive que ce diable d'homme avait su prendre tout le monde.<sup>1</sup>

A Tarascon, l'armée était pour Tartarin. Le brave commandant Bravida, capitaine d'habillement en retraite,<sup>2</sup> disait de lui : "C'est un lapin!<sup>3</sup>" et vous pensez que le commandant s'y connaissait en lapins, après en avoir tant habillé.<sup>4</sup>

La magistrature<sup>5</sup> était pour Tartarin. Deux ou trois fois, en plein tribunal, le vieux président Ladevèze avait dit, parlant de lui :

"C'est un caractère!"

Enfin le peuple était pour Tartarin. Sa carrure, sa démarche, son air, un air de bon cheval de trompette<sup>6</sup> qui ne craignait pas le bruit, cette réputation de héros qui lui venait on ne sait d'où, quelques distributions de gros sous<sup>7</sup> et de taloches aux petits décrotteurs étalés devant sa porte, en avaient fait le lord Seymour<sup>8</sup> de l'endroit, le Roi des halles<sup>9</sup> tarasconnaises. Sur les quais, le dimanche soir, quand Tartarin revenait de la chasse, la casquette au bout du canon, bien sanglé dans sa veste de futaine, les portefaix du Rhône s'inclinaient pleins de respect, et se montrant du coin de l'œil les biceps<sup>10</sup> gigantesques qui roulaient sur ses bras, ils se disaient tout bas les uns aux autres avec admiration :

"C'est celui-là qui est fort! . . . Il a DOUBLES MUSCLES!"

DOUBLES MUSCLES!

Il n'y a qu'à Tarascon qu'on entend de ces choses-là!

Et pourtant, en dépit de tout, avec ses nombreux talents, ses doubles muscles, la faveur populaire et l'estime si précieuse du brave commandant Bravida, ancien capitaine d'habillement, Tartarin n'était pas heureux; cette vie de petite ville lui pesait, l'étouffait. Le grand homme de Tarascon s'ennuyait à Tarascon. Le fait est que pour une nature héroïque comme la sienne, pour une âme aventureuse et folle qui ne rêvait que batailles, courses dans les pampas,<sup>11</sup> grandes chasses, sables du désert, ouragans et typhons, faire<sup>12</sup> tous les dimanches une battue à la casquette et le reste du temps rendre la justice chez l'armurier Costecalde, ce n'était guère. . . . Pauvre cher grand homme! A la longue, il y aurait eu de quoi le faire mourir<sup>13</sup> de consomption.

En vain, pour agrandir ses horizons, pour oublier un peu le cercle et la place du Marché, en vain s'entourait-il de baobabs et autres végétations africaines; en vain entassait-il armes sur armes, krish malais sur krish malais; en vain se bourrait-il de lectures romanesques, cherchant, comme l'immortel don Quichotte,<sup>14</sup> à s'arracher par la vigueur de son rêve aux griffes de l'impitoyable réalité. . . . Hélas! tout ce qu'il faisait pour apaiser sa soif d'aventures ne servait qu'à l'augmenter. La vue de toutes ses armes l'entretenait dans un état perpétuel de colère et d'excitation. Ses rifles, ses flèches, ses lazos lui criaient: "Bataille! bataille!" Dans les branches de son baobab, le vent des grands voyages soufflait et lui donnait de mauvais conseils. Pour l'achever, Gustave Aimard et Fenimore Cooper. . . .

Oh! par les lourdes après-midi d'été, quand il était seul à lire au milieu de ses glaives, que de fois Tartarin s'est levé en rugissant; que de fois il a jeté son livre et s'est précipité sur le mur pour décrocher une panoplie!

Le pauvre homme oubliait qu'il était chez lui à Tarascon, avec un foulard de tête et des caleçons, il mettait ses lectures en actions, et, s'exaltant au son de sa propre voix, criait en brandissant une hache ou un tomahawk:

"Qu'ils y viennent maintenant!"

*Ils? Qui, Ils?*

Tartarin ne le savait pas bien lui-même. . . . *Ils! c'était* tout ce qui attaque, tout ce qui combat, tout ce qui mord, tout ce qui griffe, tout ce qui scalpe, tout ce qui hurle, tout ce qui rugit. . . . *Ils! c'était* l'Indien Sioux<sup>15</sup> dansant autour du poteau de guerre où le malheureux blanc est attaché.

C'était l'ours gris des montagnes Rocheuses qui se dandine, et qui se lèche avec une langue pleine de sang. C'était encore le Touareg<sup>16</sup> du désert, le pirate malais, le

bandit des Abruzzes.<sup>17</sup> . . . *Ils* enfin, c'était *ils!* . . . c'est-à-dire la guerre, les voyages, l'aventure, la gloire.

Mais, hélas! l'intrépide Tarasconnais avait beau *les* appeler, *les* défier. . . *ils* ne venaient jamais. . . . Peccaire!<sup>18</sup> qu'est-ce qu'*ils* seraient venus faire à Tarascon?

Tartarin cependant *les* attendait toujours; — surtout le soir en allant au cercle.

#### 5. QUAND TARTARIN ALLAIT AU CERCLE.

Le chevalier du Temple<sup>1</sup> se disposant à faire une sortie contre l'infidèle<sup>2</sup> qui l'assiège, le *tigre*<sup>3</sup> chinois s'équipant pour la bataille, le guerrier comanche<sup>4</sup> entrant sur le sentier de la guerre, tout cela n'est rien auprès de Tartarin de Tarascon s'armant de pied en cap pour aller au cercle,<sup>5</sup> à neuf heures du soir, une heure après les clairons de la retraite.<sup>6</sup>

Branle-bas de combat!<sup>7</sup> comme disent les matelots.

A la main gauche, Tartarin prenait un coup-de-poing à pointes de fer, à la main droite une canne à épée; dans la poche gauche, un casse-tête; dans la poche droite, un revolver. Sur la poitrine, entre drap et flanelle, un krish malais. Par exemple,<sup>8</sup> jamais de flèche empoisonnée; ce sont des armes trop déloyales! . . .

Avant de partir, dans le silence et l'ombre de son cabinet, il s'exerçait un moment, se fendait, tirait au mur,<sup>9</sup> faisait jouer ses muscles; puis, il prenait son passe-partout, et traversait le jardin, gravement, sans se presser. — A l'anglaise, messieurs, à l'anglaise! c'est le vrai courage. — Au bout du jardin, il ouvrait la lourde porte de fer. Il l'ouvrait brusquement, violemment, de façon à ce qu'elle allât battre en dehors contre la muraille. . . . *S'ils* avaient été derrière, vous pensez quelle marmelade! . . . Malheureusement, *ils* n'étaient pas derrière.